

BIBLIOGRAPHIE



Annuaire de la Ville d'Avignon. Documentation recueillie et présentée par Aimé Autrand, adjoint au maire. - Avignon - Rullière 1956.

Notre collègue a appliqué à la ville d'Avignon la formule qui a fait le succès de son Annuaire administratif de Vaucluse : composition de la municipalité ; état et attribution des bureaux ; paroisses avec cartes ; édifices ; établissements culturels ; transformation d'Avignon depuis 1791 ; bilan des travaux et projets ; Festival du Théâtre populaire ; bibliographie par M. Girard. Quelques compléments possibles ; ensemble intéressant et nouveau.



Le Vivier du Pape, par J. Girard, dans « Annuaire de la Société des Amis du Palais des Papes », 1933-1954 - p. 41-50.

Les emplacements, dont le dernier était près de Notre-Dame des Miracles ; leur ravitaillement à partir de l'étang de Scamandre, puis de Bourgogne, le tout transporté vivant par le Rhône dans des « banquiers ».

Le même numéro comprend une table analytique des années 1912-1952 de l'Annuaire.



Les origines du Canal de Plan Oriental (Vaucluse) (1738-1824), par André Martel. (Congrès des Sociétés Savantes de Lille, 1955, p. 385-405-tirage à part sous les mêmes pages).

Petit canal, utilisant le fuyant du Cabedan neuf à partir du Moulin de Bel Air et desservant la campagne de Cavaillon au Nord du Coulon, avec privilège pour les syndiqués du Cabedan neuf. L'organisation, œuvre du Comte Chabran, a été sanctionnée par l'ordonnance du 24 Janvier 1824.



Girard (Joseph). Avignon, Villeneuve-lès-Avignon, Paris, éditions Alpina (La France Illustrée), 64 pages.

Court guide historique (avant les papes) ; les papes ; au temps des papes et des légats) mais où chaque mot porte : le palais occupe une place importante ; quelques vues moins connues, au milieu de l'abondante illustration en hélios.

Imbert L. et J. de Font-Réaulx. — Archives de Vaucluse. Répertoire de la Série G (Clergé séculier). — Avignon, 1956, 74 p. in-4°.

Tableau succinct des archives des évêchés, chapitres, et autres institutions du clergé séculier, conservées au dépôt départemental. Œuvre du premier cité en 1926 ; achevé trente ans après par le second. Avignon prédomine par une meilleure conservation.

J. de FONT-REAULX.



BERNARD (Dr Claude). Histoire de Buis-les-Baronnies. Vaison, Macabet, 1956, in-8°, 240 p. et pl. hors texte.

Cette monographie de la capitale des Baronnies a pour mérite d'être à la fois très complète et basée sur l'utilisation de riches archives communales, dont la suite est à peu près intacte à partir du XVII^{me} siècle. L'auteur a choisi l'exposé chronologique, ce qui est la loi du genre, à cause du respect que l'on doit avant tout à la succession et à l'enchaînement des faits. Il en a corrigé les inconvénients, en consacrant sa quatrième partie à des chapitres particuliers sur les établissements charitables, religion, judiciaires d'une part, les écoles et les métiers d'autre part. Le dernier chapitre, par contre, réservé aux biographes, n'a que peu d'originalité, étant tiré en grande partie du « Dictionnaire biographique de la Drôme », de Brun-Durand.

Après une rapide synthèse des découvertes préhistoriques et archéologiques de la région, l'auteur passe rapidement, et avec raison, à la géographie féodale du pays orientée à partir du XI^{me} siècle autour des baronnies de Montauban et de Mévouillon. C'est de Raymond VI de Mévouillon que Le Buis, d'abord simple village de sa baronnie, tient sa charte de franchise (1288). Et trois ans après, ce féodal besogneux était amené à rendre la baronnie elle-même à l'évêque de Die, puis au Dauphin Humbert (1293). A cette époque, favorisé par une situation meilleure, Le Buis avait peu à peu pris le pas sur Mévouillon, à l'altitude élevée et au climat trop rude. Aussi en 1310 y compte-t-on 700 maisons, ce qui porterait le nombre des habitants à 3.500, chiffre considérable et qui, depuis lors, ne sera plus jamais atteint. L'économie agricole du terroir est basée sur la culture de la vigne, comme le prouve un article de la charte consacrée au privilège du vin, c'est-à-dire une interdiction formelle d'y entrer du vin étranger. L'importance administrative du Buis s'accroît au cours des siècles suivants : il annexe en 1447 la cour de justice de Nyons, en 1735 le grenier à sel de Saint-Sauveur et en 1755 la maréchaussée de Nyons. Cette ascension administrative est cependant contredite par une baisse énorme de la population que ne suffit pas à expliquer l'émigration protestante consécutive à la Révocation de l'Edit de Nantes, puisqu'elle est attestée par un texte formel dès 1656. Un autre texte non moins formel, une requête du Conseil de ville, déclare la population réduite, en 1762, à 400 habitants (p. 118). On supposera que les chefs de famille sont seuls comptés dans ce chiffre, le recensement officiel de 1808 fixant la population à 2.215 habitants (p. 239). Dans l'intervalle une grave atteinte avait été portée à l'ancienne prééminence du Buis par la décision prise le 27 août 1790 de transférer le siège de directoire du district à Nyons. Ce qu'il a perdu ainsi en lustre, le Buis l'a d'ailleurs bientôt regagné, et au-delà en puissance économique par l'installation dans ses murs de la

moulinerie de soie qui a fait la fortune du pays tout le long du XIX^{me} siècle.

Félicitons l'auteur d'avoir su faire œuvre vivante, en descendant dans le détail de la petite histoire de cette ancienne capitale, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Drôme, bien que tout l'orienté plutôt vers le Comtat. Il a agrémenté l'exposé des faits, en publiant des extraits de documents curieux et bien choisis, afin de rompre la monotonie des annales; et il a truffé celles-ci de listes de fonctionnaires tels que « vibaillis », maires, conseillers, secrétaires, maîtres d'école, gardes-champêtres, et de personnages locaux, ecclésiastiques, moines, dominicains, médecins et même recrues militaires, tous enfants du pays. Toutefois la mise en œuvre de documents grenoblois, comme les Révisions des feux, aurai nourri ses chapitres médiévaux.

Heureux les compatriotes du Dr Bernard qui, dans ces textes puisés aux sources authentiques de leurs archives, se sentiront bien chez eux, parmi les ancêtres, des parents, des alliés dont les noms leur sont familiers. Ce livre de bonne érudition est un juste hommage rendu aux fondateurs et aux créateurs du Buis, à tous ceux qui ont su s'y maintenir obstinément en peuplant, en développant, en enrichissant de leur labeur ce petit terroir des bords de l'Ouvèze, pour le transmettre à leurs descendants.

Joseph BILLIoud.



CAILLET (Robert). *Les Vêpres de Saint-Siffrein à Carpentras*. Bribe d'histoires comtadines. Seconde édition grandement augmentée avec sa traduction française par l'auteur. — Cavaillon, Mistral, 1956, 85 p. in-12^e, 5 pl. hors texte.

Dans cette agréable plaquette, à tirage limité, d'une impeccable et élégante typographie, Robert Caillet donne une suite à cette histoire de la musique et de la liturgie de la cathédrale de Carpentras qu'il avait ébauchée dès 1927. Histoire amoureuse de sa ville natale, exécutant fidèle d'un orchestre auquel il appartient depuis plus de soixante ans, il était appelé à cette œuvre par le culte qu'il a voué toujours au passé carpentrassien. Evêque de Carpentras au VI^{me} siècle, Saint Siffrein à comme emblème le Saint-Mors, qui passe pour avoir été fabriqué avec un clou de la Crucifixion, à la demande de Sainte Hélène et à l'usage du mors du cheval de bataille de l'empereur Constantin. Le fait est que, dès le début du XIII^{me} siècle, cette relique constitue le blason commun de l'Eglise et de la Cité, et l'on en trouve mention dans un inventaire daté du 5 décembre 1327. Elle a toujours protégé Carpentras, et toutefois, à chaque menace d'épidémie, on la promenait processionnellement autour des remparts. Tous les ans, depuis des siècles, elle est offerte à la vénération du peuple, au cours de vêpres solennelles, les 26 et 27 novembre. Interrompues à la Révolution, puis, à partir de 1838, ces cérémonies ont été reprises dès 1874, sous l'impulsion de Bonaventure Laurens. Depuis lors l'orchestre et les chœurs s'installent dans la nef au jour dit, sur une estrade à la mode italienne, entre la chaire et la salle de communion. C'est de là qu'on exécute le « Magnificat » d'Elzéar Genet, cet illustre carpentrassien qui fut au XVI^{me} siècle chapelain-chanteur à la Sixtine,

sous Jules II : il est tiré de ses œuvres complètes de musique, imprimées à Avignon chez Jean de Chanay en 1532, et dont la Bibliothèque de Vienne (Autriche) conserve l'exemplaire unique. On entend aussi le « Dixit Dominus » de La Lande, un versaillais, surintendant de la musique du roi (1656-1726) ; revenu à la mode après avoir été complètement oublié en France, mais auquel Carpentras était durant deux siècles demeuré fidèle. Un témoignage typique du goût français des comtadins ! Ce morceau est suivi d'un « Beatus Vir », digne de Hændel, dû à Joseph Boudou, prêtre bénéficiaire de la cathédrale (1686-1760) et de l'« Hymne à Saint Siffrein », d'un autre chanoine, Jacques-Pierre Papet (1693-1759).

Avec une preuve nouvelle de son ardent patriotisme local, M. R. Caillet nous donne encore dans ce petit livre une contribution des plus utiles à l'histoire de la musique sacrée en France aux XVII^{me} et XVIII^{me} siècles. L'ouvrage s'adresse donc à la fois aux musicologues et à tous les provençaux respectueux et fiers de leurs vieilles traditions locales.

Joseph BILLIoud.



VARIA

LES JOURNÉES ARCHEOLOGIQUES D'AVIGNON

M. Bon, professeur à l'Université de Lyon, précédemment à Montpellier, avait invité les archéologues du Sud-Est, à savoir des circonscriptions de Lyon, Montpellier, Avignon, Marseille et quelques autres, à des journées archéologiques. Elles devaient se tenir les 19 et 20 octobre à l'hôtel du Roure, fondation de Mme de Flandreysy-Espérandieu, gérée conjointement par les Universités d'Aix et de Montpellier, et dont M. Bon est le propre directeur. Les adhésions reçues ont rempli exactement l'objet : assistance de qualité, suffisante et ne dépassant pas un nombre qui eût gêné les colloques personnels ; communications variées où l'âge du fer eut la prééminence ; promesse ferme d'imprimer rapidement dans un compte rendu l'analyse des communications ; peu de défections enfin, dont malheureusement celle du président escompté, M. Granier, de l'Institut.

Le fouilleur actuel de l'oppidum d'Ansérune, l'abbé Giry, était là ; et c'est cet oppidum avec son « débouché » historique qu'a présenté dans la conférence du soir le Directeur de la Circonscription, le professeur Jeannoray. M. Amy s'est intéressé aux grands monuments de notre région, en communiquant les dessins du monument voisin du théâtre d'Orange, qui fut longtemps un gymnase et se trouve maintenant un temple avec sa péribole et sa place d'accès. Une autre intervention, accompagnée de projections, a été particulièrement remarquée : M. S. Gagnière, directeur par intérim de la circonscription du regretté chanoine Sautel, a donné un exemple (que l'on souhaiterait efficace) de la façon minutieuse, empruntée à la méthode de la préhistoire ou de la protohistoire, dont, en des secteurs choisis, on doit fouiller afin d'observer et même de conserver les couches successives.

Si, en théorie, on condamne le principe de restauration qui consiste

à remonter à l'époque jugée la meilleure et à abattre tout ce qui s'est ajouté depuis, trop facilement en fait la recherche consiste à arriver le plus vite possible, et au besoin par des moyens mécaniques, à la couche ancienne. Or, si les monuments romains sont nombreux, les inscriptions abondantes, les études multiples, aucun texte ne nous apprend comment ils ont été démolis, si les gens du haut moyen-âge ont vécu dans ces ruines, quel pauvre mobilier en subsiste. Et c'est là justement ce qu'une stratigraphie bien observée permet maintenant de soupçonner. Au grand hôpital, et dont le compte rendu a été donné par M. Brühl, directeur de la Circonscription, celui-ci, à son corps défendant, n'a pu profiter de cette méthode. Le contraste est piquant avec les résultats obtenus au chantier actuel de Vaison, où les Monuments Historiques viennent d'assurer la conservation d'un témoin stratigraphique par la construction d'un petit toit.

Un des sujets majeurs traités au congrès, sous-entendus ou expressément marqués par M. F. Benoit a été le mode de pénétration grecque à l'intérieur des Gaules ou de la Germanie : bases méditerranéennes ou cols des Alpes. On sait l'opinion de notre confrère et sur quels bons arguments il s'appuie.

De telles rencontres sont d'autant plus intéressantes, surtout pour le demi-profane que les théories changent beaucoup et que les découvertes se multiplient. Contre les fouilles clandestines, une circulaire du Ministère des Forces armées, du 19 septembre, sur l'appui que donnera désormais la maréchaussée, aura, souhaitons-le, quelque efficacité. Combien malfaisantes sont aussi les puissantes machines mises au service de défoncement des terres cultivables, des fondations de construction, et usitées dans les grands travaux publics, car elles découvrent et détruisent en même temps tant de sites. Ne pourrait-on pas obtenir dans les cahiers des charges-types une clause spéciale, qui permettrait sinon de conserver, tout au moins, de repérer et décrire expressément ces gisements. Deux vœux ont été, à juste titre, formulés dans ce sens.

Le congrès s'est terminé par une visite détaillée de « Glanum ». Sur le terrain, et sous la direction de M. Henry Rolland, d'intéressantes discussions s'y sont données libre cours.

J. de FONT-REAUX.

